

L'ARRIVÉE À BORDEAUX DANS LE TOURNANT DE 17

(HIVER)

Sur la rive gauche de la Garonne, Vivien de Nérac ayant eu la permission exceptionnelle de rejoindre les siens pour les aider à déménager, avançait en camion harnaché précédant un chariot énorme avant de repartir dans la Somme pour commander un char Renault. Il avançait parmi le bourdon des autres camions distribués, au milieu des cheminements d'un exode erroné (on va vous expliquer), crevant de son fil itinérant les scènes aux pieds des bourgades comme des ampoules : carrioles d'enfants où dorment des chiots, mioches qui têtent leur couverture sale en maillot de corps sur la neige franche. Un aveugle, un boiteux. Une femme au bord du chemin : son sein tout rond et rose à l'air, un môme dans les bras, un autre à la jupe ; des boucles frisées.

« Comme ils sont jolis !

— Les *ils* ne sont pas les mêmes ! » elle lance.

Après Vivien viennent d'autres camions sur la carrosserie desquels dans un immense filet s'empilent les matelas, les pelures, les malles, les édredons, les provisions, les meubles tout de guingois, coincés, engoncés, et par-dessus tout cet entassement de tripailles du saucisson des routes, matériau primaire du rêve, tiennent tant bien que mal, prêts à être vomis, expulsés par cette rotondité, les chiens, les vieillards, les invalides et les mioches. À croire que ceux qu'on croise en sont tombés.

Tout en allant, il raconte qu'à Mulhouse il a vu en novembre 14 une bombe détruire la moitié d'une mère, la coiffe tranchée en plein milieu, face joufflue, mafflue, pansue, rose, avec un air à la Denis Roche : restée l'œil d'abord fixe, sur place, puis qui roule vers l'intérieur à observer sa moitié droite qui manque, enfin qui tombe en fumant. "De toutes façons elle était déjà morte dedans, qu'il dit. Un moment on a même cru que c'était Réjane."

À Nérac il n'a pas laissé une campagne bruissante des robes froissées des maîtresses du Vert-Galant, parmi lesquelles par exemple Gabrielle duchesse d'Ordure potelée, reine du clapier à putes, Henriette ou la femme Cachicot épouse du charbonnier.

Non. C'était d'avant, Nérac. Vivien de Nérac s'en est venu en réalité de Nontron puis de Verteillac avec toutes ses affaires prises là encore dans un réseau sur une carriole tirée par un cheval lui-même attaché derrière le camion poussif, avec un blessé abrité dedans et sa femme enceinte par-dessus. Vivien, c'est Vivien Tesson.

La veille au soir un éclat d'obus grand comme un homme était venu s'enfoncer dans le mur

de la grange et l'effondrer entièrement tandis qu'un autre, plus mince et plus court et sifflant mieux était venu décapiter la grand-mère sur sa chaise, elle-même en train d'arracher les radicelles de plumes dans le cou de poulets morts.

On a cru que les Allemands étaient déjà là ! Alors que c'était le père Jules, l'instituteur insurgé, qui en prévision de l'invasion avait voulu essayer l'ancien canon de la Commune récupéré jadis des hauteurs de Montmartre où vivaient les siens.

Trop de notes ! Pas trop de notes ! Mais il y a des 91 terribles !

Du coup tocsin partout ! On sort, on se précipite, on bagasse ! On parle de Visé, la petite belge qui fut la première à l'être, et sans plus de raison ! Tous entassés sur la chaussée, avec de gros sacs de coutil à rayures, avec des cannes ou des bâtons liés, des casquette ou des canotiers, tous moustachus, tous la chaîne de montre visible, malgré tout, souvent le foulard, la chemise sans le faux-col, le petit gilet, ici où là discutant avec le Maire, le Sous-Préfet, les Hironnelles, l'air sombre pour la plupart, malgré les phrases d'un entrain déclaré à partir.

Chacun a des échos, des racontars de lettres : à Nomény toutes les maisons brûlées, les habitants exterminés, les soldats blessés poignardés, les yeux des femmes et des enfants crevés, les poulaillers et les caves pillés, les puits empoisonnés, les mouvements des horloges arrachés et emportés pour arrêter le Temps en France et pouvoir vivre heureusement de l'autre côté. Le Maire dit que le Maire de Senlis, Mr Odent, tout retourné est mort en silence, abattu sur place, sans bouger, dans une généralité itérative.

On parle des exterminations et des massacres à Lille et à Cambrai, des quatre mille enfants aux mains coupées, des massacres de Louvain, d'Ypres, du beffroi d'Arras, de la cathédrale de Reims...

Un qu'en vient : « *Broum* ! On croyait ça à cent bornes et ça pleut ! Un cratère ! C'est comme un tir de balourdise, par erreur, négligent... Flammes ! Morceaux de route projetés ! Morceaux d'aveugle aussi : le voilà cul-de-jatte, et s'écoulant partout ! »

— De la Somme aux Vosges le total est pareil, c'est-à-dire une soustraction ! » clame le garde-champêtre, dru, après la tambourinade.

Déjà la plupart fuient en poussant des poussettes, la seule voiture qu'ils ont, tas de fichus sur les épaules des femmes, sac au dos des hommes.

On a beau dire ; Jules lui même vient : il explique que c'était son canon, pour un essayage... Rien n'y fait. Certains disent qu'ils ont vu des affuts derrière les haies de noisetiers, des fusils luire dans la profondeur des sous-bois

Les roues cerclées de fer patinent parfois : difficile de sortir de ces glacis verglacés comme après une première fonte la neige se resaisit d'autant : trouées craquelantes et durcies laissant passer débris de roches et de feuilles et promettant le retour des odeurs fleuries du terroir ancien que les arbustes griffus tirent à eux.

*

Ils ont donc quitté la Terre-de-Saleix sur la commune de Verteillac, quarante-sept ares, une maison et la grange (avant l'obus !) avec quelques autres bâtiments et servitudes, une cour, un jardin, des terres et des prés au lieu-dit "chez Magne", fondation du Grand Ancêtre Jean-Nicolas et de Marie Mathieu on ne sait plus quand.

Ils ont abandonné aussi un tirement en terre détaché et un peu éloigné du surplus, dit “aux Boiges”, avec les foins, les pailles et le regain. Le tout formant à peu près un hectare.

Ils ont perdu de loin toute vue de leur origine ; pour eux il y eut simplement ce moment où le carré se fixe à partir du tube de jade ou du cercle de la roue, d’un hectare à peu près et qui ne variera guère le temps de quelques générations successives, le carré du champ, de la peinture et du pays. Celui où Jean-Nicolas Tesson, Grand Ancêtre sans origine acquiert ce terrain labourable pris sur une plus grande pièce dite “des Oliviers” située aux dépendances des Touchart, commune de Verteillac, confrontée du Levant à Moucheyroux, du Nord à un chemin public allant aux Touchart et du Couchant à Pazac et au restant de la pièce, et du Midi encore au restant de la pièce. La limite au Couchant faisant suite à la limite de la propriété de Pazac.

Tout ça acheté à l’aubergiste Ducloue et à Mme Charpentier avec le droit d’y faire exploiter les tourbières ou autres mines de combustible pouvant s’y trouver, et avec en même temps l’avantage spirituel d’une indulgence de 301 jours à faire valoir pour les âmes du Purgatoire, en invoquant “Marie, reine du Clergé”.

*

Plus tard, là-bas du côté des Quinconces et de la Révolution rejouée en farce chaque année depuis la mort du Roi, ce même Jean-Nicolas Tesson déclamera recevoir à Noël pendant près de vingt ans de son fils unique Barthélémy sa pension sous forme de trois boisseaux de blé d’Espagne et trois boisseaux de froment.

Après cela, on le traita d’une altération du sang liée à un dérèglement des humeurs. En ouvrant des tumeurs qu’il avait sur le thorax on y trouva tantôt une sorte de bouillie, tantôt de la gelée de groseilles ou de la graisse. Sortant de son intestin on trouva également des évacuations en forme d’œuf cuit moulées sur la membrane, comme une portion chue, glaires recuites associées à d’autres raclures de cet organe.

Mais il ne mourra malgré tous ces tracas que le 10 novembre 1891 à 10 heures.

*

Sur la carriole ils ont tant bien que mal ficelé, sanglé, calé puis enrobé de l’immense résille cet astronef de biens : vingt-cinq draps de lit qui font soixante-quinze francs, douze serviettes, un cabinet double et deux simples, une maie à pétrir, une pendule de cuisine, un bluttoir, cinquante hectolitres de pommes de terre (cent francs), dix mètres cube de tourbe (pour trente-cinq francs), quatre futailles, barriques, et quatre barrils de moindres dimensions, six hectolitres de maïs en épis, divers ustensiles de jardinage et de cuisine : marmites, poêles, casseroles, chenêts, pincettes, soufflet, plats, assiettes, cuillères, fourchettes, pots, deux tables, douze chaises, deux porcs d’une valeur en couple de cent vingt francs.

Le camion Clément Bayard de 50 chevaux pour sa part porte une bâche, une bâche goudronnée pour abriter de la pluie les gens et les meubles, les trois matelas et les vieilles couvertures pliées. Chargé à fond, il peut facilement atteindre 20 kilomètres à l’heure.

Les outils sont dans le fond à portée de main à cause des pannes fréquentes ; ensuite les coffres de vêtements et les ustensiles de cuisine dans de gros sacs en toile bise.

La bâche serre le tout grâce à des trous sur le côté où passent de fortes cordes attachés sur

les deux flancs du camion. Les seaux et les bassines pendent à l'arrière et les caisses de volailles sont accrochées aux ridelles en dehors, sur les côtés. Un mât rangé en long permet de transformer la bâche en tente contre la pluie ou le soleil. Les grands ressorts de soutien de la caisse ont été renforcés. Le différentiel enfermé dans un carter faisant corps avec la boîte à vitesse (quatre vitesses et marche arrière) est bon et le châssis en chêne armé de cornières en acier rendu rigide par de solides entretoises n'a pas été tordu. Il y a un dispositif arrache-clous fixé sur les garde-boues des roues arrières à chambre à air tandis que les roues avant sont faites de bandages en caoutchouc plein. Et on trouve de ces modèles dans les casses à travers le pays pour y démonter des pièces de rechange.

François Bussac le receveur buraliste les a aidé à faire tout tenir ensemble avec Ariol Théodore un autre cultivateur et Jean Pinguet, surnommé "Marcellin", celui qui devait acheter les Tourbières à Crassus.

De temps à autre Vivien descend avec la loupe à monture de corne qu'il tient de Jean-Nicolas, le Grand Ancêtre et examine le chargement, histoire de faire grossir les objets quotidiens.

L'hiver, il a des acouphènes d'été : cigales et grillades, et sa narine droite se bouche d'électricité négative s'il mange trop.

Ils fuient. Ils fuient Crassus et ses reçus au cadre noir en forme de faire-part de décès et ils ont chié devant chez lui plutôt que de lui fournir à Noël les six montants droits des plus jolis qu'ils lui devaient en paiement du métayage de ses sous-bois ; tout gonflés des 110 litres de cru Brantôme bus et dûs à Pazats en 1903, des 110 litres de 1906 dûs à Parcellier de Saint-Sulpice de Marœil (l'ancienne maison Pététengas), des 220 litres de 1907 ; il en avait marre, Vivien, de reposer les barriques de cette bourrique chez Rougemont aux "Nantis" le dimanche, jour de marché, surtout qu'il se trompait une fois sur deux (il avait trop bu !) et que l'autre lui réclamait le fût n°333 à la place de celui qui n'avait pas de nom.

Ils fuient les assignations, les dettes que la donation ne suffit pas à lever, ni les 1200 francs légués par Jean-Nicolas à ses petits-enfants ; le paiement des intérêts de fermage à Rasingas le pingre pour des tourbières insalubres ; les versements à l'étude de Me Fayolle, ce notaire qu'on voit toujours à cheval traverser les villages, hautain ; les primes d'assurance pour "La Paternelle", "La France", "La Confiance" et la "Société de Toulouse" à cotisations fixes contre la grêle ; les polices et ampliements d'avenants de résiliation envoyés par Jules Siver de Sainte-Foy-la-Grande.

Ils fuient Émile Hémillac-Laforêt, Grenier l'huissier de Ribérac à la panse garnie, Rougier ainsi que Monsieur Jacques et Jean Jauvé le cantonnier à qui ils doivent trois mille francs.

Mais si vous voulez mon avis, lecteur, ils fuient surtout les Ombres des Enfants Assistés, un peu comme cette femme qui avait organisé avec son amant le meurtre de son mari sans avoir prévu qu'arrive soudainement en face un indice d'octane très élevé.

Parmi ces enfants placés chez eux, il y en avait une qui se nommait Orpheline Hélène, née le 12 janvier 1892 d'Orpheline Julienne et de père inconnu.

Ils avaient eu Orpheline dès février.

“Soleil des vengeances affreuses,
Ritournelle des loups maudits !”

Un temps, de 1905 à 1912, Vivien avait pris la veuve Duchez comme cuisinière, trop médiocre pour servir l’avoué Fayolle, et celle-ci avait *vue* et surtout *entendu* à travers les cloisons, les parquets, le plafond, le mur de la soue, dans la souillarde, le débarras, l’abri de bois...

Ils recevaient pour cela vingt-quatre francs par trimestre (en 1894 : vingt-sept francs), ceci pour quatre ans. De cette moyenne de soixante-quinze francs par an, trente-trois seulement allaient aux pupilles.

Ils ont recueilli Georges Large du 19 juin 1896 au 20 mars 1898 avant que celui-ci ne soit déplacé d’office par l’Agent de Surveillance chez les époux Maubranque au “Breuil”, commune de Saint-Martial, de mars 1898 à août 1905 et par la suite employé comme valet de chambre de 1905 à 1907 chez Vazeilles Paul à Tabanac, canton de Créon. Jean Large qui fut placé chez eux à la même époque fut également déplacé à la suite de son frère chez Poncet Germain au “Grand Baou” à Sainte-Foy-la-Grande.

Ils eurent ensuite Sady Jeanne, née le 22 novembre 1906. Quand vint Sady Marie, le Haut-Salaire fut porté par l’Inspecteur Principal Boulet à une allocation mensuelle de vingt francs ! Puis toutes deux furent retirées pour finir à l’asile de Cadillac.

Ils s’engageaient à prévenir le directeur des Hospices de Bordeaux en cas d’inconduite notoire ou d’évasion, mais également à les nourrir, loger, blanchir, à les soigner (sauf en cas d’hospitalisation), les frais médicaux et pharmaceutiques n’étant pas à leur charge.

Ils s’engageaient à ne les renvoyer qu’en cas de très mauvais comportements, à veiller sur leur moralité en bon père de famille, à ne pas les employer à des travaux au-dessus de leurs forces.

C’est le 10 novembre 1908, que Joseph Morral de Peyramale (d’origine espagnole) du Service des Enfants Assistés de la Gironde décida de leur retirer leurs pupilles pour mauvais traitements. Des sévices infligés aux pupilles la maladie de l’œil de Nycéphore est plus tard venue bien qu’en biais (diagonale invisible semblable à celle des champignons et des échecs).

Malgré cela Georges Large resta très attaché à eux, leur écrivit tout le temps et vint souvent les voir lors de ses congés. ⁽¹⁾. À l’époque maîtres et valets entretenaient un rapport de sens contigu nécessaire et interne : les valets étaient l’onomatopée de leur maître, et ils jouaient d’une imitation physique irrésistible, début d’un simulacre social, à la façon dont la contamination du jeu pervertit la réalité.

Georges fut soldat au 63ème régiment d’Infanterie, 1ère compagnie, puis fut nommé caporal au 107ème matricule 04132, travailla en qualité d’officier du 4 juin au 10 septembre 1909 à l’Hôtel de Normandie place des Quinconces fondé par Barthélémy Tesson (celui qui fit un bon mariage) : électricité, ascenseur, bains, chauffage central, téléphone n°533 ; fut garçon de courses toujours en 1909 chez Henri Royère le pâtissier-confiseur de La Plage avec salon spécial pour service de thé et chocolat à toute heure, 266 boulevard de la Plage à Arcachon, téléphone n°4 ; enfin garçon de ville chez A. Tscharner, 20 allées de Tourny du

11 mai au 22 octobre 1912.

C'est lui qui, blessé à Auberives le 21 avril 1917, se trouve allongé dans un recoin ménagé de foin sur la charrette grâce à un vide formé par les chaises, avec une plaie pénétrante incarnate à la poitrine du côté gauche comme un trait de burin reliant deux trous, des plaies multiples à la face, sur les parties molles de la poitrine, au bras gauche, sur le haut du ventre et sur les testicules ; une partie de la verge fut arrachée par les éclats de grenade. Il porte un nez de cuir fixé par des lanières de soie.

Dès la première sensation de brûlure du métal, par un mouvement réflexe, Georges avait (enfantin) essayé de bloquer les éclats d'obus de son bras gauche, formant instinctivement des protections de la figure ou du flanc, bras plié dans un angle très aigu, ce qui contre un coup normal renforce d'autant le blocage. Là-dessus la boîte américaine de nos jours n'amène rien de notable sinon une laideur ramassée et les doubles protections des avant-bras horizontaux ou verticaux ne sont pas un progrès. En tout cas les gestes de Georges furent vains.

Admis à l'Hôpital auxiliaire de Saintes N°6 le 1er mai puis consigné dès le 15 mai, il était censé être sorti guéri le 29 juin 1917, mais il se plaint toujours de troubles fonctionnels très graves : gestes spasmodiques inconsidérés, surtout le matin au lever, phrases répétées des dizaines de fois (*'Alexandrine ! Alexandre a la phthisie !'*), terreur des moustiques.

Il a conservé sa solde de 0, 42 f. par jour après avoir été cité par le lieutenant-colonel Plancke en août 1916 pour s'être particulièrement bien conduit au front comme grenadier et avoir participé entre autres le 22 septembre 1915 à la prise d'une mitrailleuse.

Pour fêter son retour, ses amis ont créé à son intention une sorte de show où Georges Large tenait à peu près son rôle, sautant sur place spectaculairement, atteint par la charge à la jambe et la tête ; Norma, la fille du boulanger du village, avait fait la vente aux enchères du décor à l'avance pour offrir de l'or aux petits guerriers ; on a ensuite construit le reste et ébauché la comédie.

Norma (à cause de l'Hôtel de Normandie) sautait, riait, dansait, improvisait toutes les parties du spectacle sans texte. Puis Georges tombait dans le coma, et il mourait aussitôt. Ce fut un grand succès.

Il somnole donc là, songeant à ces feux, dans cet endroit du parcours en bas de Floirac qui se trouve être *fixé en hiver 1917* (à l'époque sur l'autre rive de l'assainissement du massif intérieur de la cité carrée entre le Peugeot et le Chapeau-Rouge), ayant laissé derrière lui les sentiers qui se perdaient tout à l'heure dans les sous-bois couverts de neige aux parcelles bouleversant la géométrie habituelle tandis que toutes les parties fondues recèlent de nouvelles cartes emplies de petites feuilles comme des plumes vertes, territoires indiens inédits.

Pour celui qui se porte attentif dans *ce virage cristallisé de 17*, il y a de quoi pressentir la fin dans les cris lointains venus de bien au-delà du Quai de Brienne, les rumeurs explosives des locomotives au-delà de la Gare et les amoncellements de cadavres, les hurlements de toute une horde de démons noirs massacrant tout sous les ordres d'un cavalier aux cheveux d'Or.

Au loin ceux dont la vision était la mieux aiguisée pouvaient-ils même distinguer jusqu'à Paris les luisances du Luxembourg.

Au loin Orlando...

Ils arrivèrent à ce point du quai où, insensibles au brouillard givrant qui semait de fines particules et enchantait les sommets de Lormont de silhouettes de carte découpée sur un fond gris piqueté de brillants, ils se réjouirent à des exercices de chutes acrobatiques d'adolescents du cirque formés à la boxe française et à la savate.

D'abord l'un sautait au-dessus d'un coup de bâton horizontal très près du sol dans un parfait rétablissement. Puis il sautait de nouveau en arrière frappant du pied en demi-lune au visage le bastonneur lors du rétablissement.

Ensuite ils étaient deux à sauter sur des saisies de bras après des sortes de coups de poing au visage ; puis ils chutaient en grand écart, rebondissaient en chute arrière au-dessus du bâton avec un coup de pied retourné au visage ; ils enchaînaient avant et arrière, puis au-dessus d'un partenaire au sol, et finissaient à toute vitesse par des séries de plongeurs de côté pour éviter des coups de bâton verticaux.

*

Psychologiquement le char du bonheur est sans doute planqué pas loin selon Vivien, possible à atteindre, unique "*ben qu'un peu rude*", courroies lisses, bon pour *certaines prés*. En attendant les bombardements à venir, il se satisfera encore de ce petit moyen rêveur itinérant pour quelque temps, de cette caravane de camion et chariot venus de Verteillac. Le Pont de Pierre lui fait souvenir de la carte postale du viaduc de Desenzano ("*des Cinzano !*") envoyée par Pierre Saint en tenue de poilu cet octobre 17 de retour des Flandres et de ses milliers de morts ⁽²⁾.

Il le traverse et débouche tout à coup sous l'immense coffrage qui change en tous points le Quartier... un autre monde sous cette immense construction qui depuis quelque temps couvre tout le Quartier, construite sur le modèle des carcasses de crabe, avec un vide médian parcouru de forces.

1 : voir Documents : "Lettre de Georges Large".

2 : voir Documents : "Carte de Pierre Saint".

* *

*